

# POUR NOS JEUNES AMIS

## LE RAT VOYAGEUR

FABLE CANADIENNE

Le bien-être parfois déplaît aux plus heureux,  
Témoin ce rat des champs aux goûts aventureux,  
Qui, laissant là le grain auquel il faisait fête,  
Décida sans retour, ayant perdu la tête,  
D'aller courir le monde en quête de nouveau,  
Et se fit rat de cale un jour de renouveau !  
Tout d'abord son exploit n'eût rien de difficile.  
— Qui voudrait en douter ? Ce rat était habile ! —  
Il grimpe au long d'un câble, atteint sans aucun mal  
Le tréfonds d'un vapeur à quai de Montréal.  
Pas le moindre matou, pas l'ombre d'une entrave,  
Doucement il se glisse à tribord de l'étrave.  
Sur le pont les marins, avec un bruit d'enfer,  
Entassent des colis, du blé, du bois, du fer.  
L'oeil brillant de notre rat, que la faim aiguillonne,  
S'égoutte d'un menu qu'on apporte à la tonne.  
Cependant le pauvre aux projets imprudents,  
Devait, sans plus tarder, compter ses coups de dents.  
Déjà de toutes parts un dur métal l'enferme,  
Il veut fuir, il ne peut, l'écoutille se ferme.  
Vous le pouvez penser, ce rat trouva la mort,  
Non loin du doux froment des barges dans le port.

Moralité.

Sachons nous contenter des dons de la Fortune,  
Elle ne sourit plus sitôt qu'on l'importune.

L. D'ORNANO.

## La vocation d'un cirer de bottes

Un jeune homme de bonne mine se présenta, à  
Liverpool, chez le correspondant du "Daily Mail".  
— Je suis, dit-il avec assurance, Frédéric Racik,  
de San-Francisco.

Comme aucun trait de lumière n'incendiait, à ce  
nom, le visage du journaliste, le jeune homme crut  
devoir entrer dans quelques explications.

— Il y a un an, continua-t-il, que je quittai ma  
ville natale avec cinq cents dans ma poche et ma  
boîte sur l'épaule. Je voulais atteindre Washington  
et cirer les souliers du président Roosevelt. Dans  
chacune des villes que je rencontrai sur mon passage,  
je demandais audience aux différentes notabilités,  
je cirais leurs chaussures, et je pris soin de le  
faire publier par les journaux, en sorte que  
ma renommée me précédait de ville en ville.  
Aussi, quand, arrivé dans Washington, je me  
présentai à la Maison-Blanche, je n'eus besoin  
que de me nommer. Le président m'attendait.

— Frédéric Racik ! s'écria M. Roosevelt,  
qui est la bonté même; mais faites-le entrer.

Et, sans plus me faire attendre, il allon-  
gea vers moi ses jambes présidentielles, posa  
l'un après l'autre ses pieds sur la boîte que  
voici et daigna me permettre de les faire re-  
luire. Jamais, monsieur, je n'ai frotté des  
chaussures comme j'ai frotté celles-là. Aussi,  
quand je pris congé, le président me serra la  
main.

Le voeu de Frédéric Racik se trouvait  
accompli. Il aurait pu mourir. Mais, chemin  
faisant, il s'était peu à peu attaché à son  
état; il avait pris, si l'on peut dire, le goût  
des pieds illustres. Je ne sais dans quelle  
ville il cira l'amiral Dewey, le vainqueur de  
Manille. A New-York, tous les milliardai-  
res se disputaient l'honneur de passer sous  
ses broches. Mais Racik avait son idée; le  
"Cedric" partait pour l'Europe; il s'em-  
barqua à bord de ce navire comme laveur de  
vaisselle.

— Et que comptez-vous faire en Europe ?  
interrogea le correspondant du "Daily  
Mail".

— Je veux, répondit Racik, cirer les chaus-  
sures d'Edouard VII. Et je vais, de ce pas,  
à Windsor, où l'on me dit qu'il est.

— Et après ? demanda le journaliste.

— Après ? répliqua le voyageur. Après,  
j'irai à Berlin, cirer les chaussures de l'em-  
pereur d'Allemagne. Et à Paris, celles du  
président de la République française.

## La danse des oiseaux

Il s'agit du rupicole orangé, un oiseau de  
la Guyane et du nord-est du Brésil, que Ri-  
chard Schomburgk a eu occasion d'ob-  
server :

"Toute une bande de ces oiseaux était en

train de danser sur un énorme rocher... Sur les  
buissons des alentours se trouvaient environ une  
vingtaine de spectateurs, mâles et femelles. Sur le  
rocher même était un mâle qui le parcourait en tous  
sens, en exécutant les pas et les mouvements les  
plus surprenants. Tantôt il ouvrait ses ailes à  
moitié, jetait sa tête à droite et à gauche, grattait  
la pierre de ses pattes; tantôt il faisait la roue avec  
sa queue, et d'un pas grave se promenait fièrement  
tout autour du rocher jusqu'à ce que, fatigué, il fit  
entendre un cri différent de sa voix ordinaire et  
s'éleva rapidement sur une branche voisine. Un  
autre mâle vint prendre sa place; il montra, lui  
aussi, toute sa grâce, toute sa légèreté, et finit par  
laisser la place à un troisième, qui continua la  
séance."

## Le gavroche

L'eau tombe à torrents, le pavé est glissant. Je  
monte la rue de Rivoli, englouti sous un parapluie,  
pestant contre ce temps du diable. Tout à coup, au  
milieu de la chaussée, un vieux monsieur en haut  
de forme et en redingote, qui semble revenir d'une  
cérémonie, se précipite à la poursuite d'un omni-  
bus. Il tient son parapluie ouvert, et il court, il  
court, plongeant sans vergogne ses souliers vernis  
au milieu des flaques d'eau.

Tout à coup : Pftt !... le monsieur glisse, tour-  
noie, et patatra !... dégringole et s'étale de tout son  
long sur la chaussée. La boue jaillit sur la redin-  
gote, le chapeau saute à dix verges et est aplati  
sous le pied d'un cheval.

Le parapluie, que le pauvre homme n'a pas lâché,  
se prend dans un rail et crae !... l'extrémité infé-  
rieure se brise. Le pauvre diable, couvert de boue,  
se relève en gémissant. Les passants s'arrêtent et  
le regardent d'un air gouaillieur.

Lui, cependant, ramasse son chapeau, réduit à  
l'état d'accordéon, essuie un peu la boue qui le re-  
couvre, puis contemple tristement son parapluie.

Alors, un gamin d'environ treize ans, au visage  
long et pâle, éclate de rire et crie aux curieux qui

l'entourent: "Vous savez pas quelle différence qu'y  
a entre l'monsieur et son parapluie? — ?? — Eh  
ben!... c'est que le parapluie n'a pas de bout, tandis  
que l'monsieur en est couvert !"

Et, comme l'on réfléchit un moment pour com-  
prendre, le gamin se sauve en criant: "Mais riez  
donc, tas de carpes !"

## A QUOI JOUONS-NOUS ?

### Au fagot

Commencez à tracer sur le sol un vaste cercle.  
Ceci fait, groupez-vous deux par deux, en "fagots",  
un joueur devant, l'autre derrière, et espacez-vous  
de distance en distance sur le cercle tracé. Deux  
joueurs, désignés d'avance, restent en dehors du  
cercle : c'est le "bûcheron" et la "bûche".

La bûche, au lieu de rester "immobile comme une  
bûche", prend dix pas d'avance et commence à cou-  
rir. Le bûcheron la poursuit; s'il est près de l'at-  
traper, elle se place en troisième, derrière un des  
"fagots".

— Pour un fagot, trois c'est trop ! s'écrie le bû-  
cheron.

— Deux, c'est assez ! crie le joueur en tête du fa-  
got. Et il doit, aussitôt, remplacer la bûche et cou-  
rir autour du cercle, jusqu'à ce que, fatigué à son  
tour, il s'abrite derrière un fagot. Si une "bûche"  
se laisse prendre, elle prend la place du bûcheron,  
lequel, pour se reposer, entrera dans un fagot.

## A sculpter un morceau de bois avec de l'eau chaude

Prenez un morceau de bois rectangulaire de un  
pouce et demi d'épaisseur au moins, sans noeuds et  
sans défauts. Raclez l'une des surfaces de ce mor-  
ceau de bois avec un couteau, de façon à ce qu'elle  
devienne bien lisse. Ceci fait, vous y placerez une  
pièce de monnaie quelconque, même autant que pos-  
sible un sou, et vous tapez dessus un grand coup de  
marteau. L'image de la pièce se grave en creux  
dans les fibres du bois; vous reprenez le morceau  
avec votre couteau, mais sans attaquer les parties  
les plus profondes de l'empreinte obtenue.

Puis vous plongez le morceau de bois dans  
un récipient rempli d'eau chaude, et vous l'y  
laissez dix minutes; au bout de ce temps  
vous voyez apparaître en relief sur la surfa-  
ce du morceau de bois la reproduction tout  
à fait exacte de la pièce de monnaie.

VERS A DIRE

### L'Amour Maternel

#### A un enfant grondé

Je t'ai grondé... trop fort peut-être  
Et je me sens tout soucieux  
En voyant grossir dans tes yeux  
Ces deux larmes que j'ai fait naître.  
Je m'étais trop vite irrité  
D'un tort pur de toute malice,  
C'est oublié, c'est légèreté,  
Et ton coeur n'était pas complice.  
Je t'aurai dit, dans mon émoi,  
Quelque vive et dure parole;  
Mon bon enfant, que je désole,  
Va! j'en souffre encor plus que toi.  
Qu'il en coûte d'être sévère!  
Tâche, ami, de te souvenir  
Du chagrin que se fait ton père  
Quand il faut gronder et punir.  
Garde sa douloureuse image  
Dans ton petit coeur très aimant.  
Si tu songes à ce moment,  
Tu seras toujours, toujours sage.  
Oh! oui, c'est la dernière fois  
Que tu fais mal et que je gronde.  
Tu m'as bien compris, je le vois:  
Tu relèves ta tête blonde.

LAPRADE.

### MAXIMES

Simple honnêteté est la meilleure polite-  
se, comme la tempérance est le meilleur mé-  
decin.

De bonnes paroles à la bouche et le cha-  
peau à la main ne coûtent rien, mais ga-  
gnent l'amitié des gens.



LES PLAISIRS DE L'ÉTÉ : — L'ESCARPOLETTE